

Dico - décode



Abraham Poincheval (Dans la peau de) L'Ours, au musée de la Chasse et de la Nature, à Paris, en 2014. S. Lloyd/Courtesy Semiose Galerie

#CultureChezNous

Chaque semaine pendant la fermeture exceptionnelle du Palais de Tokyo, le service de la médiation culturelle revient sur un mot ou un concept majeur de l'art contemporain illustré par de nombreux exemples puisés dans les expositions du Palais de Tokyo.

Numéro 6

Une exploration de soi : confinement et art contemporain



Numen/For Use, Tape Paris, 2014. Vue de l'exposition « Inside », Palais de Tokyo. Photo : André Morin.



© Numen/For Use, Tape Tokyo. (2013) — Photo © Junpei Kato — Courtesy Spiral/Wacoal Art Center

A l'heure où beaucoup d'entre-nous se préparent à retrouver le monde extérieur et à sortir de chez soi, ce numéro de *Dico-décode* nous interroge sur ce mot, « confinement », qui a soudainement surgit dans notre quotidien et que nous nous apprêtons à quitter. A l'heure du bilan, voici l'occasion de nous intéresser à son sens et à ses implications dans l'art contemporain.

Le « confinement » renvoie à l'origine à une délimitation géographique. Un terrain, par exemple, peut être confiné. Le confinement vient du latin *cum*, « avec », et *finis*, « limites ». Il implique donc de placer quelque chose dans des limites communes. Après le Moyen-Age, le mot se charge d'un sens nouveau : « confinement » signifie alors enfermement dans le contexte limité de la prison. Au XIX^e siècle, le sens du mot s'élargit et renvoie à « l'isolement d'un captif ». Le terme s'applique également aujourd'hui à la physique quantique, à la biologie ou à l'anthropologie mais c'est bien sûr d'art que nous allons parler ici. Le confinement est-il synonyme d'une possible exploration de soi, d'une odysée de son intériorité ?

Nous nous intéresserons au confinement comme une expérience physique et mentale. Si en premier lieu, un intérieur est ce qui se trouve physiquement au sein d'un espace clos, l'intériorité d'un individu s'applique, d'un point de vue métaphorique, à une dimension invisible et qui relève de l'immatériel, comme les pensées, les sentiments, les émotions, ou encore les sensations.

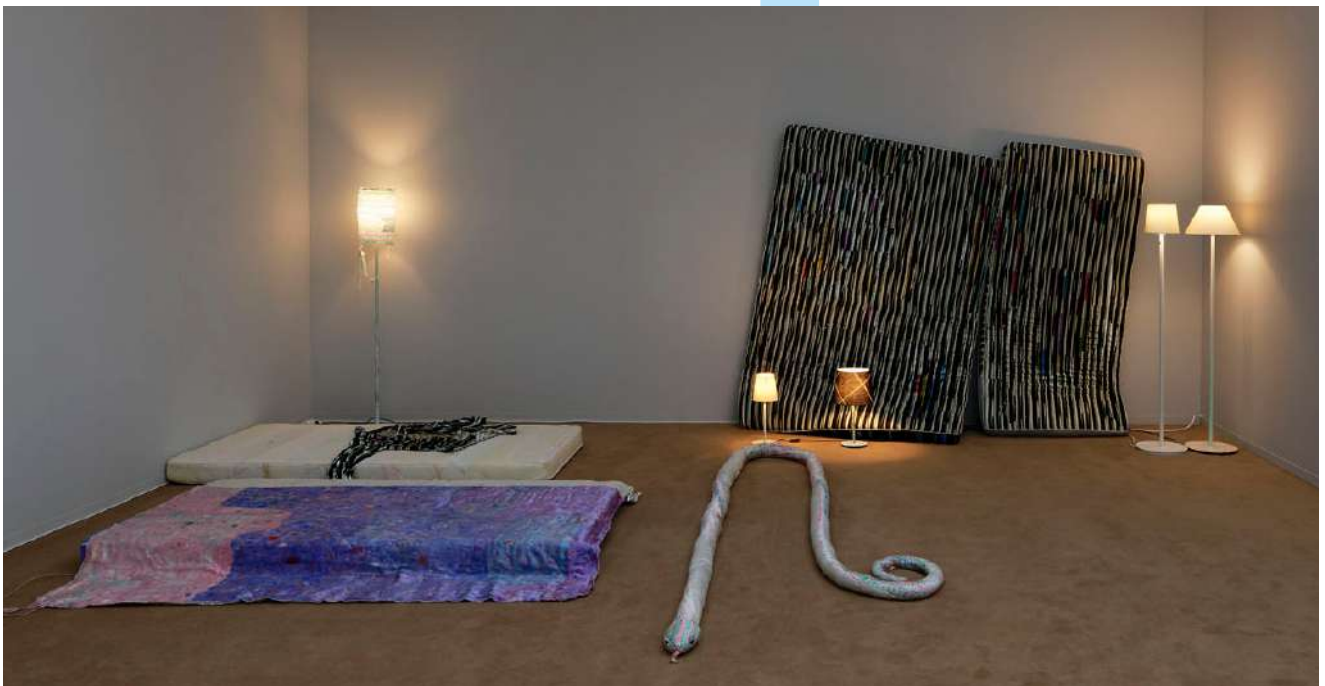
En puisant des exemples dans les expositions récentes du Palais de Tokyo, nous verrons comment les artistes s'intéressent à l'espace domestique ou restreint - à la fois comme le lieu de création, d'émancipation ou de connaissance de soi.

Chez soi

L'espace de l'intimité

De la teinte des murs à celle de la moquette, jusqu'au plafond filtrant la lumière extérieure, tout dans l'oeuvre d'**Anne Bourse** procède du même désir de créer un environnement feutré, propice à la réception de ses œuvres. Son installation évoque une chambre. C'est un espace apprêté présentant une série d'objets confectionnés par ses soins. Les matelas s'étalant contre les murs, les vêtements teints qui parfois les chevauchent, ou les revues et lampes disséminées ici et là confèrent à cet espace une dimension domestique. Réunis par une gamme chromatique douce, parfois chahutée de tremblements ou de sursauts fluorescents, ainsi que par certains motifs récurrents, les objets forment alors une assemblée intime. L'intervention que l'artiste y opère affecte leurs formes génériques, standards, et souligne la relation ténue qui s'exprime, dans ce travail, entre les choses qui nous entourent et les histoires qui s'y nichent.

Le travail d'Anne Bourse est parcouru de lignes et lettres tourbillonnantes qu'on dirait sorties de cartoons burlesques ou de fresques psychédélics. Elles envahissent la surface de livres, vêtements et papiers en tous genres. Mais bien que sa pratique se décline en différents médiums, parmi lesquels la peinture, le dessin, ainsi que les productions textiles ou textuelles, elle est avant tout rythmée par le mouvement continu d'une écriture de soi.



Anne Bourse © Aurélie Cenno

Etre seul avec les autres



Vues de l'exposition de Mélanie Matranga, [FANFU], Palais de Tokyo (21.10 2015 - 10.01 2016). Photo : Aurélien Mole. Courtesy de l'artiste & Karma International (Zurich)



Pour son exposition au Palais de Tokyo, **Mélanie Matranga** a créé des espaces intimes : des mezzanines, un salon fumoir, des chambres avec des matelas au sol et des lampes de chevet. Pour regarder ses vidéos, il faut s'allonger dans un lit, comme à la maison, à moins que celui-ci soit partagé avec d'autres visiteurs inconnus. Mélanie Matranga mêle ainsi des signes renvoyant à l'intériorité et des éléments liés à des attitudes et des habitudes sociales. Ensemble, ils composent des lieux où le singulier se mesure au commun, et où l'intime se retrouve à découvert.

« J'utilise plus des structures émotionnelles que des structures formelles, les émotions générées par l'écoute de la musique, la gêne provoquée par la vue d'une scène érotique dans un espace public sans que l'on s'y attende... passer par des chemins très détournés comme ces structures pour exprimer quelque chose sans jamais bien y arriver. »
Mélanie Matranga

Espace domestique et féminisme

Le potentiel émancipateur de la maison



Dominique Hurth, *The model, the doll-house, the self-cleaning house* 2018, Palais de Tokyo, 2020

L'artiste **Dominique Hurth** présente au Palais de Tokyo une oeuvre qui propose un regard subjectif et féministe sur l'histoire culturelle du modèle architectural. Elle s'est intéressée à plusieurs figures féminines qui ont chamboulé l'univers domestique : Josephine Cochrane, la créatrice du premier lave-vaisselle en 1886 ; Margarete Schütte-Lihotsky qui conçoit en 1926 la cuisine de Francfort, considérée comme le prototype moderne de la cuisine équipée ; Frances Gabe, à qui l'on doit la maison auto-nettoyante dans les années 1970-1980 ; et enfin Minnette de Silva, architecte sri-lankaise, l'une des pionnières du mouvement moderniste tropical. Leurs récits se conjuguent ici sous la forme d'éléments en porcelaine et en cuivre, de tissus et d'impressions. Son oeuvre retrace ainsi une histoire non héroïque de l'émancipation des femmes.

« Je m'intéresse à la tension entre le modèle et le rôle modèle, aux normes inscrites dans l'environnement domestique et au potentiel émancipateur d'une architecture (ou son échec). »

Intérieur, expérimentation et activisme



Marjorie Keller, *Objection*, 1974 (18.25 min.) son, couleur, 16 mm

Marjorie Keller (1950-1994) est une cinéaste d'avant-garde, auteure, théoricienne et activiste américaine. Pour parler de ses films, elle évoque des « carnets de notes » : elle filme ce qui l'entoure comme d'autres tiennent un journal, pour transformer les perceptions éphémères de sa vie quotidienne en aventures sensibles. Le Palais de Tokyo a projeté son film *Objection* en 2017, un film qui naît lorsqu'elle réalise pour sa compagnie d'assurance un inventaire des biens de sa maison. Pièce après pièce, elle en recense l'ensemble des objets qu'elle possède : lampes, photographies, miroirs, rideaux, vaisselle. Mais l'exercice dépasse le simple inventaire. La succession rapide de plans chancelants en caméra portée produit un sentiment d'horreur croissant face à l'accumulation d'objets. Cette impression est renforcée par les voix de ce qu'on suppose être les membres de sa famille qui n'apparaissent jamais à l'écran. La caméra de Marjorie Keller parvient à extraire les histoires et les souvenirs attachés à ces objets. En les filmant, c'est non seulement son histoire personnelle qu'elle met en scène mais également l'horreur d'une société où les femmes se définissent par leur intérieur et le maintien de leur maison.

« Mes premiers films étaient des films expérimentaux - et il faut prendre expérimental dans son sens le plus fort : je m'apprenais moi-même à devenir réalisatrice. Je voulais parvenir à une compréhension de l'expérience à travers le processus de faire des films. »

Mettre le monde en boîte

Recréer l'intouchable



Sans titre, Bady Dalloul, vue de l'exposition « Notre monde brûle » Palais de Tokyo, 2020

A Country Without a Door or a Window [Un pays sans porte ni fenêtre] est une oeuvre de **Bady Dalloul** qui prend pour point de départ la guerre civile en Syrie, pays dont la famille de l'artiste est originaire. Les protestations pacifiques contre le régime de Bachar el-Assad brutalement réprimées à partir de 2011 ont plongé le pays dans un déferlement de violence. Depuis cette date, l'artiste observe l'évolution du conflit à partir des images diffusées par les médias qu'il se réapproprie ici sous la forme de dessins miniatures au trait enfantin. Les vignettes colorées et schématiques sont encadrées dans des boîtes d'allumettes, traduisant par métonymie la mise à feu du pays. Alignées sans ordre chronologique, elles montrent le processus d'introspection de l'artiste qui assimile psychiquement ces faits lointains pour les retranscrire sous une forme pleinement subjective.



Blue Sand and Box, Joseph Cornell, 1950

En 2013, le Palais de Tokyo a présenté une oeuvre de **Joseph Cornell** (1903-1972), un assemblage créé à partir d'objets relatifs à son enfance enfermés dans une boîte au couvercle vitré.

Ainsi, ces deux artistes recréent dans ces boîtes les mondes qui leur sont inaccessibles du fait de l'éloignement spatial ou temporel.

Dioramas : l'illusion du monde réel



Fiona Tan, *DIORAMAS*, Palais de Tokyo, 2017

A l'origine, le « diorama » inventé par Louis Daguerre est une peinture de grande dimension animée par un jeu de lumières. En donnant l'impression du mouvement par des effets de lumière, il figure pour la première fois le passage du temps et anticipe l'invention du cinéma. Puis, le diorama devient au cours du XIX^e siècle un dispositif de présentation par mise en situation ou mise en scène d'un modèle d'exposition. C'est un mode de reconstitution en volume d'une scène historique, naturaliste, géologique ou même religieuse. Il est habituellement formé d'une vitre, d'une toile de fond et d'éléments tridimensionnels. S'il met en scène notre connaissance du monde, le diorama - dont l'étymologie signifie « voir à travers » - sert ainsi également de support de projection à l'imaginaire, et trouve notamment son origine dans le monde du théâtre.

En 2017, le Palais de Tokyo présente une exposition autour de ce procédé historique qui continue d'inspirer les artistes d'aujourd'hui. L'artiste **Fiona Tan** présente ainsi un monde miniature recréé : une petite ville d'apparence paisible mais qui ne manque pas de rendre compte des maux de notre société (forêts incendiées, décharges sauvages, etc.) Ainsi, le diorama incarne le règne de la mise en scène et de l'illusion. En offrant la reconstitution d'une situation qui ne peut être vue pour des raisons spatiales ou temporelles, il donne naissance à une réalité virtuelle, et invite à croire, un instant, à l'authenticité de l'artifice.

Autarcie, enfermement et immobilité

Vers une libération de l'esprit

Avec *Installation of Experience* (2011-2014), l'artiste russe **Valia Fetisov** place le visiteur dans une situation inédite. Après avoir passé une porte automatique, ce dernier se trouve enfermé seul dans une pièce vide – à l'exception d'une chaise et d'un moniteur – sans aucune indication, et doit trouver en lui la solution pour sortir. C'est de cet enfermement physique et d'un dialogue silencieux entre l'homme et la machine activant le dispositif que peut surgir une forme de libération de l'esprit.



Valia Fetisov, *Installation of experience*, vue de l'exposition *Inside*, Palais de Tokyo, 2014



Spoiler : pour ouvrir la porte automatique, il suffit... de rester immobile.

A la recherche du temps intérieur



Vue de l'exposition d'Abraham Poincheval, Palais de Tokyo (03.02 – 08.05.2017).
Courtesy de l'artiste et Galerie Semiose (Paris) Photo : Aurélien Mole

Abraham Poincheval repousse ses limites physiques et mentales. L'enfermement ou la perte progressive des sens sont pour lui des moyens d'exploration du monde et de la nature humaine.

Du 22 février au 1^{er} mars 2017, Abraham Poincheval réalise une performance au Palais de Tokyo : une expédition au cœur du monde minéral. Il tente pour la première fois d'habiter un rocher pendant une semaine, approfondissant ainsi son expérimentation de l'enfermement et de l'isolement. En dehors de sa préparation logistique, physique et mentale, l'expérience qu'éprouve l'artiste est imprévisible. Loin de vouloir réaliser un exploit, Abraham Poincheval tente d'échapper au temps humain et d'éprouver la vitesse du minéral.

« Je conçois le temps de mes performances comme un voyage terrestre intérieur. Ma démarche est de savoir par moi-même ce qu'il en est du monde, un peu à la manière du Candide de Voltaire. »

Retrouvez un extrait de la performance [ici](#)

Sortir de soi

Ce qui surgit dans la contrainte

Vue de l'exposition « L'Huile et l'eau » de Nicolas Daubanes, Palais de Tokyo, 2020 © Marc Damage



« Une des problématiques qui me stimule concerne la manière dont des personnes en situation de contraintes extrêmement fortes inventent des solutions pour s'en sortir. Comment une femme, un homme, un malade ou un prisonnier, peut trouver des ressources plutôt belles et drôles pour améliorer son quotidien. »

Les sources du travail plastique de **Nicolas Daubanes** se situent dans l'histoire des formes de résistance et de résilience. À travers le dessin et la sculpture, l'artiste développe une recherche plus spécifique sur la question de l'enfermement et ses conséquences tant physiques que psychologiques. Métaphore d'un monde où la liberté est en constante négociation, cette recherche l'engage à observer la manière dont les dispositifs de contrôle ont envahi les espaces publics mais également privés, et comment certaines stratégies d'opposition s'organisent et font surgir « des solutions », « des ressources ».

La sortie est à l'intérieur

Vue de l'exposition de Jean-Michel Alberola, L'aventure des détails, Palais de Tokyo (19.02 - 16.05.2016).
© ADAGP, Paris 2016. Photo : André Morin

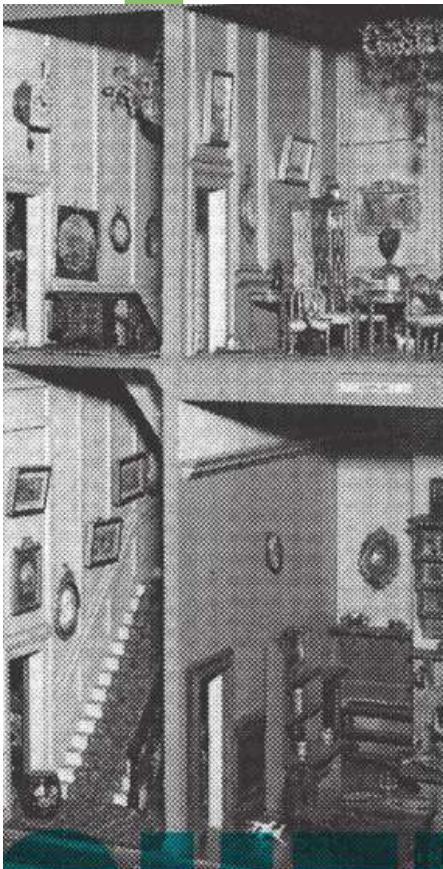


Les dessins et les peintures de **Jean-Michel Alberola** mêlent des éléments figuratifs et des fragments de textes, comme autant de souvenirs échappés des filets de sa mémoire. Son oeuvre est un vaste puzzle mental nourri de nombreuses influences littéraires, politiques, philosophiques et cinématographiques. L'interprétation des phrases énigmatiques qui ponctuent ses oeuvres est laissée à l'interprétation de chacun. « La sortie est à l'intérieur » renvoie peut être néanmoins à une sagesse philosophique. Les ressources aux situations qui paraissent sans issue se logent parfois en notre for intérieur dont une meilleure connaissance indique le chemin.

A l'heure du « déconfinement », cette phrase de Jean-Michel Alberola prend soudain une signification nouvelle. Elle semble nous être soufflée par une voix amie.

Et pour finir, top 3 subjectif des livres pour parfaire l'ex- ploration de son intérieur

3



Le foyer, un lieu de repli frileux où l'on s'avachit devant la télévision en pyjama informe? Sans doute. Mais aussi, dans une époque dure et désorientée, une base arrière où l'on peut se protéger, refaire ses forces, se souvenir de ses désirs. Dans l'ardeur que l'on met à se blottir chez soi ou à rêver de l'habitation idéale s'exprime ce qu'il nous reste de vitalité, de foi en l'avenir.

Ce livre voudrait dire la sagesse des casaniers, injustement dénigrés. Mais il explore aussi la façon dont ce monde que l'on croyait fuir revient par la fenêtre. Difficultés à trouver un logement abordable, ou à profiter de son chez-soi dans l'état de « famine temporelle » qui nous caractérise. Ramifications passionnantes de la simple question « Qui fait le ménage? », persistance

CHEZ SOI

ZONES

UNE ODYSSEE Mona Chollet
DE L'ESPACE

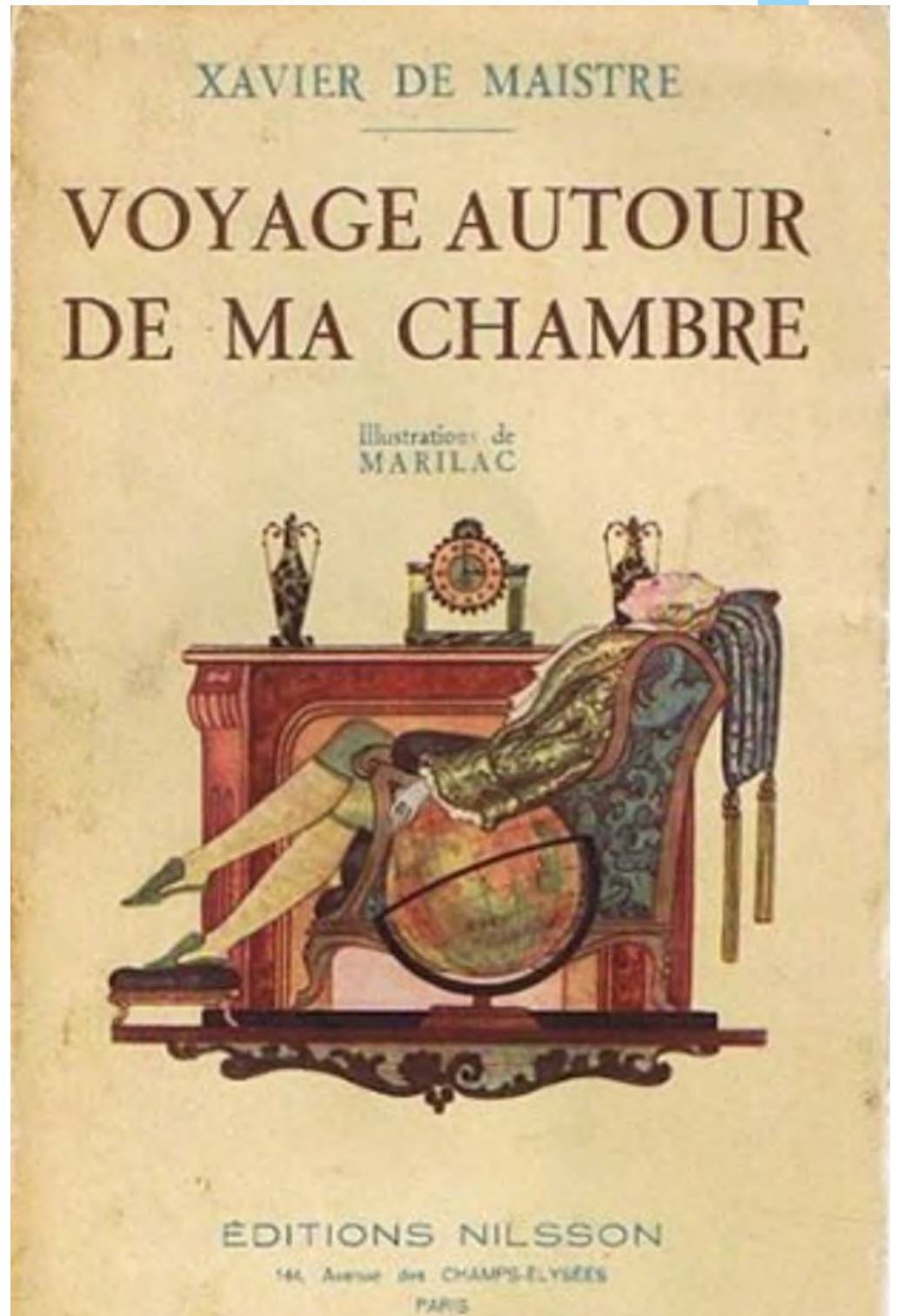
DOMESTIQUE

17,00 € (194,2013)
ISBN 978-2-35522-077-7



9 782355 220777

2



1

Virginia
Woolf

Une chambre
à soi

10
18